Présentation

Alfred SCHWARTZ

Sociologue O.R.S.T.O.M., 24, rue Bayard, 75008 Paris

C'est en 1972, lors d'un colloque qui a réuni à Abidjan un certain nombre de membres du Comité Technique, présidé par G. BALANDIER, et de chercheurs de la section de Sociologie et de Psycho-Sociologie de l'O.R.S.T.O.M., qu'a été défini le thème portant sur la « création de nouveaux milieux sociaux ». Ce colloque se proposait de dresser le bilan de sept ans de travaux sur un thème qui occupait alors bon nombre de chercheurs, et qui concernait « la structure et la dynamique des communautés rurales », en vue de réorienter éventuellement les directions de recherche (1). La réflexion s'orienta en particulier sur la pertinence de la notion de communauté rurale. Il devait en ressortir que la référence au seul cadre villageois n'était le plus souvent absolument pas opérationnelle pour quiconque souhaitait appréhender les sociétés rurales africaines dans leur dimension réelle. La prise en considération d'ensembles sociaux plus vastes s'avérait nécessaire. Ces ensembles étaient, bien sûr, d'abord les milieux traditionnels, « anciens » — les chercheurs qui s'étaient intéressés aux communautés villageoises avaient d'ailleurs tous fini par y étendre spontanément leur champ d'investigation, pour déboucher dans la plupart des cas sur des monographies ethniques; mais aussi les « milieux nouveaux ».

Que faut-il entendre par « milieu social nouveau » ? Selon la définition qui en a été esquissée lors du même colloque, le « nouveau milieu social » c'est à la fois « le pôle *urbain* de l'innovation sociale » — la ville nouvelle, les quartiers nouveaux des villes anciennes, avec tout ce que leur création implique — et « le pôle *rural* de l'innovation sociale » — l'organi-

In 1972, at the Colloquium of Abidjan attended by members of O.R.S.T.O.M.'s Technical Committee, presided by G. BALANDIER, and researchers from the Department of Sociology and Psycho-Sociology, the theme of "creation of new social milieu" was defined. This Colloquium was organized in order to take stock of 7 years work on a theme involving a good many researchers at the time: "structure and dynamics of rural communities", with the intention of reviewing future research programmes (1). Discussion evolved in particular around the relevancy of the notion of rural community. It was concluded that if this notion were limited to the strict village framework, this could not, in most cases, provide a working basis for studying rural african societies in their true dimension: it appeared necessary to consider vaster social groups. These were firstly the traditional or "old" milieu — moreover, the researchers who started off studying village communities had all spontaneously extended their field of investigation to these milieux, resulting in most cases in ethnical monographs—but also the "new milieu".

What do we mean by "new social milieu"? According to the definition outlined at this Colloquium, the "new social milieu" is both "the urban pole of social innovation"—new towns and new areas in old towns, with all their creation implies—and "the rural pole of social innovation"—the new social organization resulting from colonization of new lands, the new social relations

(1) Les dix communications présentées à ce colloque ont fait l'objet d'une publication intitulée *Communautés rurales et paysanneries tropicales*, Travaux et Documents de l'O.R.S.T.O.M., n° 53, 1976, 209 p.

(1) The 10 papers presented at this Colloquium have been published under the title of "*Communautés rurales et paysanneries tropicales*", Travaux et Documents O.R.S.T.O.M. n° 53, 1976, 209 p.

sation sociale nouvelle qui résulte de la colonisation de terres neuves, les rapports sociaux nouveaux qui s'établissent dans les périmètres d'accueil entre autochtones et migrants; une innovation sociale fondée sur une action *concertée*, c'est-à-dire consécutive à des décisions prises dans un cadre national.

L'émergence de nouveaux milieux sociaux est en fait indissociable d'un autre phénomène, qui en est à l'origine, le *phénomène migratoire*. Or, rares sont aujourd'hui en Afrique tropicale les migrations vraiment « concertées ». Celles-ci se produisent bien plus souvent sous la forme de mouvements de populations relevant d'initiatives *spontanées*. Ignorer la migration spontanée comme créatrice de nouveaux milieux sociaux serait ignorer un aspect essentiel du phénomène.

Tout nouveau milieu social est donc induit par une *migration*, qu'elle soit dirigée ou spontanée, urbaine ou rurale. Le problème est de savoir ce que sera ce milieu. La structure d'encadrement offerte, dans le cadre de la migration concertée, par l'aménageur, en tracera souvent le canevas matériel, mais n'en définira pas le contenu. Trois possibilités s'offrent en fait au migrant. Ou il reproduit purement et simplement le modèle de sa société d'origine, en le transplantant tel quel dans le milieu d'accueil, ce qui n'est pas toujours facile quand celui-ci est écologiquement différent du milieu de départ — car un modèle de société c'est aussi un mode de production, un « rapport » au milieu; transplantation qui n'implique d'ailleurs pas obligatoirement maintien de liens étroits avec la société de départ, dont il peut être totalement indépendant. Ou il adopte un modèle hybride, fait d'un mélange entre ce qu'il conserve de sa propre société et ce qu'il emprunte soit à la société d'accueil — dont le modèle est par définition mieux adapté aux conditions de milieu —, soit à une autre société allochtone, dans l'orbite de laquelle il a été amené à s'établir. Ou il imagine un modèle vraiment nouveau, ce que peut favoriser la migration concertée. Dans la pratique, il est cependant rare qu'il choisisse un modèle fondamentalement différent de celui qui a régi son univers avant la migration.

Au plan de l'approche méthodologique, le nouveau milieu social, réalité complexe, ne va pas sans poser des problèmes. Peut-on considérer qu'il constitue un objet sociologique en soi, ou doit-il être considéré comme composé d'objets sociologiques différents, devant être abordés séparément — société d'origine, migration, société d'accueil... ? Et comment procéder quand on se trouve en présence, à l'intérieur du même cadre géographique, d'une multitude de milieux sociaux, comme cela est très souvent le cas ? Un choix est alors certainement à faire, mais selon quels critères ? Autant de questions qui soulèvent en fait, là aussi, le problème de la pertinence de

which are formed between autochthones and migrants in the immigration areas; it is a form of social innovation based on concerted action, that is, following decisions taken on a national level.

The appearance of these new social milieux is, in fact, inseparable from another phenomenon, which is at their origin: migration. Truly "concerted" migrations are rare nowadays in tropical Africa; they are much more often spontaneous population movements. We cannot ignore this spontaneous migration which is an essential element in the creation of new social milieux.

Any new social milieu is therefore induced by migration, whether guided or spontaneous, urban or rural. The problem is to know what form this new milieu will take.

In the case of concerted migration, the structure proposed by the development planner often sketches an outline, but cannot fill in the contents. The migrants are faced with three possibilities: firstly, straightforward reproduction of their own model of society, transferring it without any modification to the new milieu, which is not always easy when the latter is ecologically different from the original milieu—for a model of society is also a mode of production, a "relationship" to a given environment; moreover, this transfer does not necessarily mean that strong ties will be kept with the original society: they may become totally independent. Secondly, they adopt a hybrid model of society, a cross between their original one and either the new society—whose model is by definition better adapted to the new environmental conditions—or another allochthonous society in whose neighbourhood they settle. Thirdly, they choose to adopt a completely new model; this latter case may be favoured by concerted migration. In practise, however, migrants rarely choose a model which is basically different from the one they have experienced before migrating.

From a methodological point of view, the new social milieu—a complex reality—sets certain problems. Should we consider it as a sociological object per se, or as a composition of different sociological objects which should each be dealt with separately—original society, migration, new society...? And how should we deal with the common case of numerous different social milieux in a same geographical area? A choice must be made in this case, but which one? How do we choose? All these questions raise the problem of the relevancy

la notion de nouveau milieu social comme cadre de l'investigation sociologique.

Cette publication se veut un bilan de six ans de recherches sur le thème, comme celle qui l'a précédée l'a été sur celui des communautés rurales. Huit chercheurs y ont participé, six sociologues et un psycho-sociologue de l'O.R.S.T.O.M., une géographe de l'Université Paris X. Les exemples présentés ont tous trait au domaine rural. Ils illustrent le processus de création de nouveaux milieux sociaux dans trois pays : le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Cameroun. Trois pays qui ont en commun d'avoir été introduits dans les circuits de l'économie de marché, par le biais de cultures d'exportation telles que l'arachide, le café, le cacao ou le coton, depuis plusieurs décennies... Or, la généralisation de l'économie de marché n'est-elle pas le principal moteur des migrations africaines modernes, partant de la création de nouveaux milieux sociaux ? L'accès à la culture de rente sert en tout cas de toile de fond à l'ensemble des exemples examinés.

Comment les différents auteurs appréhendent-ils le thème ? La très grande diversité des études ici réunies nous a incité à en faire une présentation cas par cas, pays par pays. Cette revue nous a semblé la seule façon de procéder pour savoir ce que recouvrait pour chacun des cas examinés la notion de « nouveau milieu social ».

La première contribution a pour cadre le Sénégal. L'exemple présenté est celui d'une opération de colonisation agricole *dirigée*, l'opération « terres neuves », étudiée par P. TRINCAZ. L'objectif du projet est de décongestionner le « bassin arachidier » de l'Ouest du pays surpeuplé, en promouvant un transfert de population vers l'Est, sous-peuplé. De 1972 à 1974, 300 familles — au total près de 2.000 personnes —, en majorité serer, sont ainsi transplantées de la région du Sine, où la densité atteint jusqu'à 100 habitants au km², dans le Sénégal oriental, où elle est inférieure à 5. Sur le périmètre qui leur est destiné, quelque 2.3000 autochtones — des Peul pour les 2/3 — pratiquent, en même temps que l'élevage, une agriculture très extensive. Les six villages pionniers que les nouveaux venus créent sur leurs terroirs n'affectent que très peu leur rapport traditionnel à l'espace, tant la disponibilité en terres est grande. Les relations qui s'établissent entre autochtones et colons sont d'emblée bonnes. Étroitement encadrés par la société promotrice de l'opération, la Société des Terres Neuves (STN), les migrants commencent la construction de ce que P. TRINCAZ appelle « le nouveau milieu serer des terres neuves » — un nouveau milieu social qui n'inclut donc que les allochtones, considérés en l'occurrence comme constituant une entité homogène. Les résultats agricoles dépassent les prévisions des promoteurs. Au bout de trois ans,

—that word again—of the notion of new social milieu as a framework for sociological research.

The present publication is intended to take stock of six years research on this theme, as was the case previously for the rural communities theme. 8 researchers have participated: 6 sociologists and a psycho-sociologist from O.R.S.T.O.M., plus a geographer from Paris X University. All the examples presented deal with rural areas, and illustrate the creation of new social milieux in three countries: Senegal, Ivory Coast and Cameroons, which have in common an experience of several decades in market economy, with export crops such as ground-nuts, coffee, cocoa and cotton. And isn't the extension of market economy the main impulsion behind modern-day migration in Africa, and consequently behind the creation of new social milieux? Access to plantation economy is at any rate the background to all the examples studied here.

How do the authors consider this theme? The diversity of these 8 studies calls for an individual presentation, case by case and country by country: the only solution for seeing exactly what the notion of "new social milieu" represents for each particular case.

The first paper, presented by P. TRINCAZ, concerns a "new lands" scheme of guided agricultural colonization in Senegal. The aim of the operation is to relieve the overpopulated "ground-nut basin" in the West by promoting population transfer to the underpopulated East. Between 1972 and 1974, 300 families —almost 2,000 inhabitants—mainly Serer, are transferred from the Sine area, where population density is as high as 100 inhabitants per sq. km., to eastern Senegal, where it is less than 5 inhabitants per sq. km. In the belt which is reserved for them, some 2,300 autochthones —two-thirds of whom are Peuls—practise a highly extensive type of agriculture, combined with stock-farming. The 6 new pioneer villages on their land have little effect on their traditional relationship to space, as there is so much land available in this area. Good relations are struck from the beginning between autochthones and immigrants. Directed by the company promoting the operation, the S.T.N. (Société des Terres Neuves), the colonists are beginning to form what P. TRINCAZ calls the "new Serer milieu in the new lands"—a new social milieu comprising only allochthones, who are considered in this case as a homogeneous entity. The results obtained overstep the promoter's estimates: after only three years, the cultivated areas already represent twice the amount expected after six years. The Serers—by far the most important group of migrants—who were previously forced to practise intensive agriculture because of land

les surfaces cultivées sont le double de ce qu'elles devaient être au bout de six ans. Les Serer, de très loin les plus nombreux parmi les migrants, que le manque de terre contraint chez eux à un système de culture intensif, viennent en fait de découvrir la culture extensive. Ayant parfaitement compris que « l'intensif nourrit » et que « l'extensif rapporte » pour reprendre les termes d'une formule de P. PELISSIER (1), leur stratégie est d'étendre le contrôle aux plus grandes surfaces possibles par le défrichage et la mise en culture. Signe évident de leur réussite économique : bientôt ils enverront dans leur village d'origine non seulement de l'argent, que leur procure la culture de l'arachide, mais également du mil et même du coton. Un nouveau milieu social créé dans des circonstances favorables, même si quelques ombres planent déjà au tableau qui risquent d'hypothéquer son avenir.

Quatre contributions ensuite présentent des exemples de création de nouveaux milieux sociaux en Côte d'Ivoire.

La première, celle de J.-P. DOZON, aborde le thème à travers une réflexion sur l'action d'une société de développement chargée de promouvoir la riziculture irriguée, la SODERIZ. Une réflexion qui s'appuie sur une étude de cas dans laquelle les protagonistes sont les autochtones bété de la région de Gagnoa, au Centre-Ouest du pays, et des populations étrangères à la région, originaires principalement du Nord, les « Dioula », et du Centre-Est, les Baoulé. Des rapports qui s'établissent entre les deux communautés par le biais de l'économie de plantation — en l'occurrence la culture du café —, qui attire les immigrants à partir des années 1930, naît un premier type de « nouveau milieu social ». Il est fondé sur un système socio-économique au sein duquel autochtones et allochtones « tissent des relations complémentaires » : les premiers fournissent la terre permettant aux seconds de devenir à leur tour planteurs, les seconds la force de travail. Ce système amène progressivement chaque terroir à être « un composé d'exploitations autochtones et d'exploitations allochtones ». C'est dans ce contexte que la SODERIZ commence son action en 1971, et que se développe un second type de « nouveau milieu social ». Tant que la riziculture irriguée n'entre toutefois pas en concurrence avec l'arboriculture — ce qui est le cas dans un premier temps, le cours très bas du paddy n'en faisant pas une activité particulièrement lucrative — rien ne se passe vraiment : les Bété s'en désintéressent

shortage, have just discovered extensive agriculture. They have soon come to realize that "intensive farming feeds" while "extensive farming pays", to adopt P. PELISSIER's (1) terms, and their intention is now to clear and till the largest possible areas of land. A clear sign of their economic success is that they will soon be able to send home not only money, from ground-nut cultivation, but also millet and cotton. This is therefore an example of a new social milieu born under favourable circumstances, even if some problems are already appearing, which may cloud future prospects.

Four papers then present examples of new social milieux created in Ivory Coast. The first one, presented by J.-P. DOZON, concerns a scheme undertaken by the SODERIZ, a development company charged with promoting irrigated rice cultivation, and involving Bete in the Med-West Gagnoa area, the autochthonous population, and immigrants from other regions, mainly "Dioula" from the North and Baoule from the Mid-East. A first type of "new social milieu" had already been set up between the two communities with the introduction of plantation economy—in this case, coffee—in the 1930's. In this socio-economic system, autochthones and allochthones "develop a complementary relationship": the former providing land, to allow the latter to become planters in their turn; the latter providing the work-force. This gradually means that each land area becomes "a composition of autochthonous and allochthonous farms". This is the situation when the SODERIZ arrives in 1971 and opens up a second type of "new social milieu". Nothing much happens at first, as the very low purchase price of wet rice means that it is not competitive with arboriculture: the Bete therefore ignore it, leaving the allochthones to work the new swamplands alone. But when the price of wet rice soars up in 1974 and becomes economically interesting, the autochthones suddenly change their attitude and do their utmost to stop the swamplands going any longer to the allochthones. They see this now very profitable rice cultivation as an extended form of plantation economy, which would become impossible for them if the allochthones were to have mass access to it—not so much for the land loss this would entail as for the loss

(1) Allocution d'ouverture du colloque sur la « maîtrise de l'espace agraire et le développement en Afrique au sud du Sahara », Ouagadougou, O.R.S.T.O.M.-CNRS, déc. 1978, à paraître in *Actes du colloque*.

(1) Opening speech at the Colloquium on "farming space and development south of the Sahara", Ouagadougou, O.R.S.T.O.M.-C.N.R.S., Dec. 1978. To be published in the Colloquium Minutes.

quasi totalement, seuls les allochtones acceptent de descendre dans les bas-fonds nouvellement aménagés. Dès qu'une augmentation spectaculaire du prix d'achat du paddy en fait par contre, à partir de 1974, une opération économiquement intéressante, les autochtones connaissent subitement un véritable engouement pour la riziculture irriguée, et mettent tout en œuvre pour empêcher que les bas-fonds continuent à aller plus longtemps aux mains des allochtones. En fait, ils perçoivent cette riziculture devenue hautement rentable comme une extension de l'économie de plantation, économie qui pour eux ne serait plus possible si les allochtones y accédaient massivement, moins par la nouvelle perte de patrimoine foncier qu'ils subiraient que par celle de main-d'œuvre. Les autochtones n'acceptent cependant pas pour autant de devenir des riziculteurs à part entière : souvent ce sont les éléments de la petite bourgeoisie rurale ou commerçante locale — voire citadine — qui prennent en charge les lots distribués, mais pour les faire exploiter par une main-d'œuvre salariée, autre élément capital du « nouveau milieu social ». Un nouveau milieu social qui s'avère bien être, comme le constate J.-P. DOZON en préambule à son étude de cas, « la traduction littérale des pratiques concrètes mises en œuvre par les États indépendants et les instances internationales » (responsables en l'occurrence du financement de ce type d'opération).

La seconde contribution, sur la Côte d'Ivoire, celle de J.-P. CHAUVÉAU, examine le thème à la lumière d'une approche comparative et historique de deux systèmes locaux d'économie de plantation, l'un de création ancienne, l'autre de création récente. Le premier a été observé à Kokumbo, village de la frange forestière occidentale du pays baoulé, où la culture de rente — sous la forme du café et du cacao — a fait son apparition dès la fin des années 1930. Le second à Bodiba, village situé à une cinquantaine de kilomètres seulement plus à l'ouest, mais dans une région, le pays gban, où l'économie de plantation ne s'est généralisée qu'à partir des années 1950. L'un et l'autre se sont développés dans un contexte de forte colonisation agricole (Kokumbo compte 21 % d'allochtones sur son terroir, Bodiba 51 %), « progressive » et « spontanée ». Le premier peut être considéré aujourd'hui comme stabilisé, le second comme n'étant encore qu'en voie de stabilisation, bref comme relevant d'un « nouveau milieu social ». Note-t-on des différences fondamentales entre les deux systèmes, qui permettraient de conclure à une réelle spécificité du milieu social nouveau (Bodiba) par rapport à celui qui ne l'est plus (Kokumbo) ? Telle est la question fondamentale que pose J.-P. CHAUVÉAU, et à laquelle il essaie de répondre à travers une analyse comparative

of labour. Yet the autochthones do not wish to go over completely to rice cultivation: the allotted areas are often taken over by local—and even urban—lower middle-class farmers and tradesmen, who have them worked by a wage-earning labour force. This is another extremely important element of the “new social milieu”, which proves to be, as J.-P. Dozon observes in his introduction, “a literal translation of the practises introduced by the independent States and international authorities” (in the present circumstances, responsible for financing this type of operation).

J.-P. CHAUVÉAU, presenting the second paper on Ivory Coast, chooses a comparative and historical study of two local systems of plantation economy, an older and a more recent one. The former was observed at Kokumbo, a village in the baoule western forest-belt, where plantation economy—coffee and cocoa—was introduced at the end of the 1930's. The latter concerns Bodiba, a village situated only 50 km. further west, but in gban country, where plantation economy did not appear until the 1950's. Both developed in a context of strong agricultural colonization, “progressive” and “spontaneous” (Kokumbo has 21 % and Bodiba 51 % of allochthones in the total population). The former can now be considered as stabilized, the latter, in the process of becoming stabilized, in other words, as a “new social milieu”. Can we observe any basic differences between the two systems, which would indicate that the new social milieu (Bodiba) is really distinct from the milieu which is no longer new (Kokumbo)? This is the question J.-P. CHAUVÉAU tries to answer with an extremely thorough and detailed comparative analysis of the farms concerned by each of these systems. He comes to the following conclusion: although geographical differences particular to each milieu do account for certain variations, “local production relations seem to present quite a remarkable common ground”,

extrêmement détaillée et minutieuse des exploitations agricoles qui sous-tendent l'un et l'autre systèmes. La réponse peut se résumer ainsi : si les particularités géographiques des milieux respectifs interviennent effectivement pour expliquer certaines variations dans les caractéristiques envisagées, « les rapports locaux de production semblent posséder une base commune assez remarquable », dont l'élément majeur est incontestablement le contrôle de la force de travail, en l'occurrence de la main-d'œuvre allochtone. Une situation qui renvoie au contexte historique dans lequel s'est développé — et continue de se développer — l'économie de plantation en Côte d'Ivoire, un contexte évolutif étroitement tributaire du rapport que l'État « périphérique » établit à une période donnée avec une région particulière. C'est, dès lors, moins le nouveau milieu social en tant que tel que ses rapports avec la société globale qu'il est important de prendre en considération. Une problématique, conclut J.-P. CHAUVÉAU, dont rend en fait déjà compte — et beaucoup mieux — « la réflexion en termes de rapports sociaux de production et de formation sociale historique ».

La troisième contribution, la nôtre, appréhende le thème à travers l'émergence, dans le Sud-Ouest ivoirien, d'un front pionnier d'une exceptionnelle ampleur. Le contexte en est une politique volontariste de mise en valeur d'une région forestière jusqu'alors coupée du reste du pays, et dont le désenclavement va susciter un très fort courant d'immigration agricole spontanée. Ce courant se dirige en particulier vers le pays bakwé, dont les quelques 4.000 ressortissants n'occupent leur espace qu'à raison de 0,5 habitant au km². Il est essentiellement sous-tendu par les possibilités d'accès à l'économie de plantation que permet un milieu naturel à la fois propice à la culture du café et du cacao et faiblement peuplé. C'est le front pionnier qui s'est ainsi développé dans le canton bakwé de Soubré qui est abordé ici. Pour un peuplement autochtone de l'ordre de 2.000 personnes, ce front a passé de 1.480 allochtones en janvier 1971 à 9.875 en mai 1975. L'exploitation forestière d'une part, en couvrant la région d'un réseau dense de pistes, par lesquelles les colons vont pouvoir s'infiltrer, la construction d'un pont sur le Sassandra à Soubré de l'autre, en l'ouvrant vraiment sur le monde extérieur, ont joué un rôle décisif dans cette progression spectaculaire. L'origine ethno-géographique des migrants est d'une diversité telle que, face au milieu social autochtone existant, c'est à la naissance non pas d'un nouveau milieu social allochtone que nous assistons mais d'autant de milieux sociaux qu'il y a de groupements humains homogènes en présence. Ceci n'est cependant qu'un premier niveau d'approche possible. Autochtones et allochtones, par delà leurs particularismes, ne sont-ils pas en train de se

the main element undeniably being control of the work-force, in this case, allochthonous labour. This refers us to the historical context in which plantation economy has developed—and is still developing—in Ivory Coast, an evolutive context largely dependent on the relations existing at a given time between the “peripheral” State and a given region. Under the circumstances, it is not so much the new social milieu per se as its relations with society as a whole which should be considered. A question which, concludes J.-P. CHAUVÉAU, is better rendered by “reflection in terms of social production relations and historical social formation”.

The third paper—my own—deals with an extremely important pioneer front which is emerging in S.W. Ivory Coast. The context is a development policy concerning a forest area so far cut off from the rest of the country: its opening up results in a large wave of spontaneous agricultural immigration, in particular towards bakwe country, where some 4,000 autochthones represent a population density of only 0.5 inhabitants per sq. km. This wave of immigration is mainly attracted by the access to plantation economy offered by a natural environment both favourable to coffee and cocoa plantation and underpopulated. The present paper deals with the pioneer front which has developed in the bakwe district of Soubré. For an autochthonous population of 2,000, this front passed from 1,480 allochthones in Jan. 1971 to 9,875 in May 1975. Two elements have played a preponderant role in this progression: lumbering, which has produced a whole network of tracks with which the colonists have been able to penetrate into the area, and a bridge built over the Sassandra at Soubré, thus opening it up to the outside world. The migrants are of such divers ethnogeographical origins that the autochthonous social milieu is confronted with not one new allochthonous social milieu, but several—one for each homogeneous group of migrants. However, this is only a first possible level of approach. Beyond their particularities, aren't autochthones and allochthones all going together into the same melting-pot—plantation economy—to be turned out in the form of a new society? This is a method of approach which it is no doubt too early to adopt just yet. We have therefore only considered

fondre rapidement dans un même moule, celui de l'économie de plantation, d'où sortira inévitablement une société nouvelle ? Une approche qu'il est sans doute prématuré d'entreprendre. Seul le processus global de création de ces nouveaux milieux sociaux, amorce de la société nouvelle de demain, a en fait été pris en compte dans cette étude.

La quatrième contribution, celle de C. VALLAT, géographe, s'inscrit dans le prolongement de la précédente, dont elle illustre le processus d'implantation de l'ethnie allochtone la plus fortement représentée dans le front pionnier du canton bakwé de Soubré, l'ethnie baoulé. Le « nouveau milieu social » est donc appréhendé ici au niveau de l'ensemble ethniquement homogène que constituent les 5.526 Baoulé (56 % des effectifs du front pionnier) installés dans la région. De cette immigration baoulé, C. VALLAT essaie de démonter les mécanismes de base, tant au plan de la dynamique migratoire qu'à celui de la colonisation proprement dite du territoire bakwé. Elle montre notamment comment le « nouveau milieu social » se structure à partir des noyaux baoulé les plus anciennement créés, dont les « chefs » subrogent progressivement les autochtones dans leurs fonctions de maîtres de la terre ; et comment il est à présent régi par un schéma d'organisation pyramidale : chacun des sept « grands chefs » baoulé supervise un certain nombre de « chefs de piste », qui contrôlent à leur tour un certain nombre de « chefs de campement », qui coiffent à leur niveau un certain nombre de « chefs d'exploitation ». C'est cette structure qui détermine le mode de progression du front de colonisation baoulé, en taches d'huile autour des campements de chefs et non d'une façon rectiligne, et explique le hiatus, à première vue déroutant pour l'observateur, entre son avance temporelle et son avance spatiale. Un mode de progression non moins déroutant pour les autochtones, qui ont rapidement perdu toute emprise sur le mouvement.

Les trois dernières contributions enfin se rapportent au Cameroun.

La première, celle de G. PONTIÉ, essaie de resituer le phénomène de la création de nouveaux milieux sociaux dans le contexte plus global des mécanismes de fonctionnement de la société qui produit les créateurs de ces milieux, les migrants. L'exemple présenté ici est celui des Guiziga, un peuple d'agriculteurs de plaine du Nord du pays, dont la propension à migrer, alors qu'aucun « impératif de survie » ne l'exige — la terre ne fait pas défaut, les sols ne sont pas mauvais, la densité démographique n'est pas très forte (de 13 à 50 habitants au km² suivant les zones) — est étonnante. Ce qui en d'autres endroits de l'Afrique tropicale peut être considéré comme le moteur principal du phénomène migratoire, l'accès à la culture de rente, ne fournit

the overall process of creation of these new social milieux, the first stage in building a new society.

The fourth paper, presented by C. VALLAT, a geographer, is a continuation of the previous one on the bakwe district of Soubré: it illustrates the insertion of the Baoule, the largest allochthonous group in this pioneer front. The "new social milieu" is therefore considered from the point of view of a homogeneous ethnic group formed by 5,526 baoule immigrants (56 % of the total pioneer front). C. VALLAT attempts to study the mechanisms of this baoule immigration, both in terms of migratory dynamics and actual colonization of bakwe territory. In particular, she shows how the "new social milieu" grew from the nucleus formed by the oldest-established baoule immigrants, whose "chiefs" gradually replaced the autochthones as masters of the land; and how it is now organized in a pyramidal fashion: each of the 7 baoule "head chiefs" supervises a certain number of "track chiefs", who in turn control a certain number of "camp chiefs", who control a certain number of "farm chiefs". Baoule colonization advances according to this structure, spreading around each chief's camp instead of progressing in a straight line; this explains the hiatus—which may, at first view, disconcert the observer—between advance in time and advance in space. This mode of progression is just as disconcerting for the autochthones, who have rapidly lost all control over the movement.

Finally, the last three papers deal with Cameroun.

The first, presented by G. PONTIÉ, attempts to reconstitute the phenomenon of new social milieux in the wider context of the mechanisms ruling the society from which the migrants creating these milieux emerge. The case study presented concerns the Guiziga, plain farmers in the North, who have an amazing tendency to migrate even though there is no "vital necessity" to do so—there is no land shortage, soil is good, population density is not too high (from 13 to 50 inhabitants per sq. km.). What may be considered in other parts of tropical Africa as the main incentive for migration—access to plantation economy—does not provide the explanation either: cotton yields tend to be higher in guiziga home country than in the immigration zones. So what decides the Guiziga to move? G. PONTIÉ

pas non plus la clé de l'explication, puisque, les chiffres le montrent, le coton aurait même tendance à avoir des rendements plus élevés en pays guiziga que dans les zones d'émigration. Qu'est-ce qui pousse vraiment les Guiziga à partir ? Pour G. PONTIÉ, la seule réponse est dans la structure politico-religieuse qui régit la société guiziga, « source d'une hiérarchie clanique et lignagère généralisée », donc d'une stratification sociale elle-même génératrice, par un système complexe de prestations, d'inégalités économiques. C'est cette situation de dépendance que les Guiziga « contestent par la fuite », quittes à revenir d'ailleurs au village quand ils seront eux-mêmes bénéficiaires du système. Toutes les migrations ne se font cependant pas selon le même schéma. G. PONTIÉ les classe en deux grandes catégories : les migrations internes, celles qui s'effectuent à l'intérieur même du pays guiziga — les plus nombreuses —, et qui sont « une réponse à un conflit localisé » ; les migrations externes, celles qui entraînent les migrants à l'extérieur de leur pays, et qui sont « une réponse à une contestation plus globale de la société ». Seules ces dernières sont créatrices de « nouveaux milieux sociaux ». Elles se font essentiellement vers deux régions : l'une à 150 km au sud du pays guiziga, l'autre à environ 100 km au nord, du côté de la frontière nigériane. Entre les deux types de migration, il y a en fait souvent continuité, la migration interne étant fréquemment le premier pas vers la migration externe, la fuite de la situation de dépendance s'accompagnant alors généralement aussi de la quête d'un statut économique meilleur. Quête qui semble dès lors prévaloir au niveau des « nouveaux milieux sociaux » que les migrants créent hors de leur pays. Le Guiziga parvient-il ainsi vraiment d'une part à se « libérer », d'autre part à améliorer ses conditions de vie ? Cela n'est pas du tout évident. Les problèmes auxquels il se trouve confronté sur les lieux de la migration sont tout aussi cruciaux que ceux qu'il a connus avant de partir. Que ce soit dans l'une ou l'autre zone d'implantation, le Guiziga, « païen », se retrouve, d'une part, dans une nouvelle situation de dépendance, liée à la supériorité « sociologique » que confère à l'autochtone, « musulman », qui l'accueille son appartenance à l'Islam ; ce faisant, il contribue à recréer la hiérarchie ethnique précoloniale, occultée en partie à l'époque coloniale, une hiérarchie qui place les musulmans au sommet de l'échelle sociale, les païens de plaine au milieu, les païens de montagne en bas. Le Guiziga, d'autre part, n'accède pas facilement à la terre, qu'il est souvent obligé de louer ou d'acheter ; conclusion : la superficie cultivée par habitant est en fin de compte moins élevée dans les zones d'émigration que dans les zones de départ. La plupart des migrants finissent par revenir au pays. La migration ne

sees the answer in the politico-religious structure governing guiziga society—the “source of a generalized clan-type, lineal hierarchy”, and thus of a form of social stratification which, through a complex system of prestations, creates economic inequalities. Such is the situation of dependence the Guiziga “contest by leaving”, though they may come back once they are themselves able to benefit from this system. Migrations, however, are not all of the same type. G. PONTIÉ classes them in two main groups: internal migrations, inside guiziga territory, which are “in answer to some localized conflict” (this is the larger group); and external migrations, outside guiziga territory, which are “in answer to a wider contestation of their society as a whole”. The latter—those which produce new social milieux—concern two regions: one 150 km. south of guiziga territory and the other 100 km. north, towards the nigerian border. There is often a sort of continuity between the two types of migration: internal migration being often a first step towards external migration; in this case, the wish to escape a situation of dependence generally goes hand in hand with the wish for an improved economic status. The latter seems to prevail in the “new social milieux” the migrants create outside their home ground. Do the Guiziga really manage to “free themselves” and improve their living conditions? This is dubious. The new problems they meet are every bit as crucial as the ones they have left behind: in both insertion zones, the “pagan” Guiziga experience a new form of dependence built on the “sociological” superiority which their religion confers on the “moslem” autochthones. Thus the former ethnic hierarchy, partly muzzled during the colonial period, which places moslems at the top of the social ladder, plain pagans in the middle, and mountain pagans at the bottom, comes back into practice. Moreover, the Guiziga do not have easy access to land: they are often forced to rent or buy it, which means their cultivated area per inhabitant is finally lower than at home—where most migrants end up returning. So is migration a vicious circle—or simply a means of biding time until they reach a situation where they benefit instead of suffer from their social system.

serait-elle qu'un cercle vicieux ? Ou alors un simple moyen de ne pas trop « souffrir » d'un système social en attendant de pouvoir en faire souffrir les autres ?

La seconde contribution sur le Cameroun, celle de J.-C. BARBIER, aborde le thème à travers une opération de colonisation agricole *dirigée*, l'opération Yabassi-Bafang. Il s'agit d'orienter vers une région peu peuplée (moins de 6 habitants au km²) — l'arrondissement de Nkondjok, situé entre les plateaux de l'Ouest camerounais et le littoral — une partie au moins du trop-plein démographique du tout proche pays bamiléké. Une région de forêt, donc propice à la culture du café et du cacao, mais enclavée par rapport aux voies de communication mises en place par le colonisateur. Une région qui par ailleurs, avant la pénétration coloniale, entretenait d'étroites relations avec le Plateau bamiléké, fondées sur la complémentarité économique de deux milieux naturels différents, la forêt et la savane. L'opération démarre en 1966, avec la construction de la route Yabassi-Bafang, autour de laquelle s'articulera le projet. En 1971, 14 villages d'immigrés, soit quelque 2.500 personnes, en très grande majorité des Bamiléké, s'échelonnent de part et d'autre de la voie nouvellement ouverte. Ils sont fortement encadrés par la société de développement chargée de la gestion de l'opération, la Société de Développement du Nkam (SODENKAM), l'accent étant mis tout particulièrement sur la production de café robusta. Pour les autochtones — des populations du groupe basaa, à structure politique de type acéphale, et qui occupent leur espace de façon très extensive —, la création de la route est accueillie avec enthousiasme. Elle va enfin leur permettre d'accéder à part entière à l'économie de plantation, en levant l'obstacle majeur que constituait l'évacuation des produits. La culture du café se développe de façon spectaculaire. Mais très vite ils déchantent. Confinés dans de véritables réserves, ils réalisent que l'opération profite en fin de compte bien plus aux nouveaux venus qu'à eux-mêmes. De nombreux conflits, notamment fonciers, éclatent entre les deux communautés. Les responsables mettent alors en œuvre une politique d'intégration des autochtones qui doit les faire bénéficier des mêmes avantages que les allochtones : il faut pour cela qu'ils acceptent de devenir eux aussi des pionniers ! Trois villages de jeunes voient ainsi le jour, entraînant un véritable éclatement de la société autochtone. Le « nouveau milieu social » qui émerge de cette situation est à structure tripartite : le fond autochtone ancien centré sur les aînés, les villages pionniers de jeunes autochtones, les villages pionniers allochtones. Un « nouveau milieu social » qui est loin d'avoir trouvé son équilibre, mais à travers lequel se rétablit finalement la continuité historique, quelque peu estompée à l'époque coloniale, entre les autochtones et leurs voisins bamiléké.

The second paper on Cameroun, presented by J.-C. BARBIER, deals with a guided agricultural colonization operation, the Yabassi-Bafang scheme, which consists in directing at least part of the bamileke population excedent towards a neighbouring underpopulated area (less than 6 inhabitants per sq. km.), the district of Nkondjok, situated between the tablelands of western Cameroun and the coast. It is a forest area, therefore favourable to coffee and cocoa plantation, but became hemmed in by the transport network set up during the colonial period: prior to this, the area was in close contact with the bamileke Plateau, because of the complementary nature of their respective environments, forest and savanna-land. The scheme got underway in 1966 with the building of the Yabassi-Bafang road, the pivot of the scheme. In 1971, there were in all 14 villages built around this newly opened road, grouping a total of some 2,500 immigrants, mainly Bamileke. They are directed by a development company, the SODENKAM (Société de Développement du Nkam), which is especially interested in robusta coffee production. The autochthones—basaa-group, acephalous populations involved in extensive farming—were at first very enthusiastic about the scheme: this new road would at long last give them access to plantation economy, by removing the major obstacle, the problem of evacuation. Coffee plantation developed at an astonishing rate. But their enthusiasm was soon dampened: confined to reserves, they began to realize that the operation was finally much more profitable to the newcomers than to themselves. There were many clashes between the two communities, particularly about land. It was therefore decided to set up a policy of integration in order to give the autochthones the same advantages as the allochthones: but for this, they had to accept to become pioneers! Three villages of young autochthones have thus been formed, which has completely disrupted the autochthonous society. The "new social milieu" resulting from this situation is tripartite: the old autochthonous base centred around the older members, pioneer villages of young autochthones, and pioneer villages of allochthones. The right balance has not yet been struck between the groups, far from it, but historical continuity, somewhat perturbed during the colonial period, is once more respected in the relations between the autochthones and their neighbours the Bamileke.

La troisième contribution sur le Cameroun, celle de B. DELPECH, psycho-sociologue, est un « essai de prospective sociale ». Elle présente l'« esquisse d'une communauté pionnière imaginaire », telle qu'elle ressort des aspirations exprimées par de jeunes agriculteurs associés à une étude de factibilité relative à un projet réel de colonisation. Le scénario est classique. Une société philanthropique décide de jeter un pont sur le fleuve Sanaga en vue de relier entre elles deux régions du Sud-Cameroun, de même milieu naturel — la forêt —, l'une fortement peuplée — 60 habitants au km² —, le département de la Léké, l'autre faiblement peuplée — moins de 5 habitants au km² —, le département du Mbam. La réalisation de cet ouvrage s'accompagnera dans cette dernière région de l'aménagement d'un périmètre de 15.000 hectares, opération qui devrait intéresser de jeunes agriculteurs de la Léké et, ce faisant, contribuer à desserrer ce département. Comment les Eton, bénéficiaires du projet, voient-ils les structures d'accueil et d'encadrement à mettre en place ? Comment s'imaginent-ils la « communauté » dans laquelle ils auront à vivre ? Tel est le canevas de base de la simulation à laquelle se livre, à travers une enquête psycho-sociologique, B. DELPECH. Quel est ce « nouveau milieu social » ? Une communauté pionnière, Ngoksa II, de 360 habitants, tous volontaires, tous du même groupe ethnique — ils sont même tous originaires de deux villages et en voisins, Ngoksa I et Mékimébo —, tous jeunes — les adultes ont entre 25 et 36 ans —, tous, aussi bien les hommes que les femmes, d'un bon niveau d'instruction — du CEP au BEPC —, tous motivés par des objectifs de promotion sociale, tous partis sans être en rupture de ban avec le milieu d'origine. « Un groupe primaire authentique ; la communication y est directe et le sentiment d'appartenance intense ». L'implantation se fait avec l'aide d'une société de développement, la Société d'Aménagement de la Vallée du Ndjim (SODEDJIM), dont la mission est d'assurer l'encadrement technique de l'ensemble des villages pionniers du projet. Ngoksa II est construit à 15 km du « point d'appui agricole » — la base logistique de la SODEDJIM —, sur une piste carrossable en toute saison. Les cases sont en terre battue, comme au village d'origine, mais innovation lourde de signification : les cuisines en tant que constructions isolées et résidences des épouses disparaissent pour être incorporées au bâtiment principal. Rien ne manque pour rendre le village « viable » : équipements dus à l'initiative collective — école, infirmerie, chapelle, coopérative d'achat, maison commune avec salle de jeu, terrain de sport — mais aussi équipements relevant de l'initiative individuelle — commerce, « clinique des cycles et des engins »... La terre est attribuée à chaque colon par l'État, sous forme de concession, avec

The third paper on Cameroun, presented by the psycho-sociologist B. DELPECH, is a "prospective social study". It "sketches an imaginary pioneer community" based on the aspirations young farmers express in a preliminary study designed to prepare a real colonization scheme. The scenario is a classic one: a philanthropic company decides to build a bridge over the river Sanaga in order to connect two forest areas of southern Cameroun, the department of Lekie, which has a high population density —60 inhabitants per sq. km.—and the department of Mbam, which has a low one—5 inhabitants per sq. km. A zone of 15.000 hectares is to be developed in the latter department, which should attract young farmers from Lekie and thus help relieve overpopulation in this area. How do the Eton, who are to benefit from this scheme, imagine their new settlement, its structures and the community they will form? This is the canvas on which B. DELPECH weaves the imaginary threads drawn from his psycho-sociological study. What will this "new social milieu" be? Ngoksa II, a pioneer community of 360 inhabitants, all volunteers, all from the same ethnic group—from two neighbouring eton villages, Ngoksa I and Mekimebodo—, all young: the adults are between 25 and 36 years of age, all—men and women alike—of a high educational status (C.E.P. to B.E.P.C.), all motivated by social promotion, all leaving their home village without being forced to do so. "An authentic primary group; communication is direct and the feeling of belonging is very strong". A development company, SODEDJIM (Société d'Aménagement de la Vallée du Ndjim), assures the technical assistance for all the villages in the scheme. Ngoksa II is built 15 km. from the "farming assistance centre"—the SODEDJIM base—around a track which is passable all year. Huts are built of mud, as in the home village, but with a significant difference: kitchens are no longer isolated buildings where the women live, but become part of the main building. Everything is provided for: there are collective undertakings such as a school, a hospital, a chapel, a cooperative, a social building with a games room, a sports ground, but also individual undertakings such as shops, a "clinic for cycles and machines"... Land is State-allotted to each immigrant, in the form of a concession with legal title which can be handed down. The production unit is based on the monogynic family. Cultivation of cocoa and subsistence crops is completed by other activities such as stock-breeding and crafts. Work division is no longer based on sexual dichotomy, but on common decision: the same goes for attribution of income. Cooperation is unanimously seen as a necessity: many spontaneous forms of mutual aid exist, as well as a system of lontines. Legal and executive power is exerted by a collective body, the "council of pioneers", composed of men and women alike. There are no difficulties with

titre foncier transmissible par voie successorale. La cellule de production est fondée sur la famille monogynique. A la culture du cacao et des produits vivriers s'ajoutent d'autres activités, telles que l'élevage ou l'artisanat. La division sociale du travail ne repose plus sur la dichotomie sexuelle : la répartition des tâches résulte d'une prise de décision commune, ainsi d'ailleurs que l'affectation des revenus. La coopération apparaît à tous comme une nécessité : de nombreuses formes spontanées d'entraide existent, ainsi que des fontaines d'épargne. Le pouvoir exécutif et judiciaire est exercé par un collectif, « le conseil des pionniers », composé aussi bien d'hommes que de femmes. Aucun problème avec les autochtones, qui sont représentés au « conseil de la vallée », instance de recours au niveau régional, et qui tirent pleinement profit des équipements sociaux mis en place : le village du Mbam le plus proche n'envoie-t-il pas ses enfants à l'école de Ngoksa II et ne fait-il pas soigner ses malades à l'infirmerie ? Un « nouveau milieu social » qui évoque étrangement, par certains de ses aspects, le phalanstère de Fourier. Bref, un type de communauté dont tout praticien du développement rêve. Mais qu'en sera-t-il vraiment, conclut B. DELPECH, à l'épreuve des réalités ?

La manière dont le thème de la « création de nouveaux milieux sociaux » est appréhendé dans ces différentes contributions varie finalement assez considérablement d'un auteur à l'autre. Les circonstances dans lesquelles les chercheurs concernés ont été amenés à effectuer leur enquête sur le terrain — travail « sur convention », impliquant un certain « engagement », observation de type plus fondamental, voire investigation par l'imaginaire — y sont certainement pour quelque chose. Mais aussi les orientations théoriques des uns et des autres, déterminantes quand il s'agit de définir l'objet d'une recherche ou de privilégier un type d'approche. Une constante se dégage cependant de l'ensemble des exemples présentés : qu'il soit issu d'une initiative concertée ou spontanée, qu'il soit humainement homogène ou hétérogène, le nouveau milieu social est la manifestation la plus spectaculaire de la profonde mutation que connaît aujourd'hui la société rurale africaine traditionnelle. Rares sont les milieux anciens qui échappent encore à cette mutation, que ce soit sous l'effet du développement de la culture de rente et de la généralisation de l'économie monétaire, ou de la volonté, de plus en plus affirmée, des jeunes d'échapper aux contraintes imposées par les aînés. Le « nouveau milieu social » constitue dès lors un cadre d'approche du phénomène que l'on ne peut ignorer.

*Manuscrit reçu au Service des Publications de l'O.R.S.T.O.M.
le 4 avril 1979.*

Cah. O.R.S.T.O.M., sér. Sci. Hum., vol. XVI, nos 1-2, 1979 : 7-17.

the autochthones, who are represented at the "council of the valley", a body of appeal at regional level, and who benefit to a large extent from the social equipment: the nearest mbam village sends its children to school at Ngoksa II and its sick to hospitals there. This "new social milieu" in some ways strangely resembles Fourier's phalanstery. In short, any development expert's dream. But what will happen when this dream community meets up with reality?

The way in which the theme of "creation of new social milieux" is dealt with may vary considerably from one author to another. This is certainly partly due to the different circumstances in which each study was undertaken: "contract" work, implying a certain "engagement", observation of a more fundamental type, "imagination" investigation. But it also depends on the theoretical orientation which influences choice of a particular field of research and gives priority to a certain type of approach. A constant does, however, appear: whether born of concerted or spontaneous movement, whether of homogeneous or heterogeneous composition, every new social milieu is the most important manifestation of the strong mutation which is currently affecting traditional rural society in Africa. The old milieux can rarely escape this mutation: there is change everywhere, in the development of the plantation system, in the extension of monetary economy, in the young generation's more or less open rebellion against the older generation's authority. In this context, the "new social milieu" constitutes a frame of approach which cannot be ignored.